

Pour ravir l'Italie aux Sarrasins du Nord !
Non, le sol qui jeta tant de lueurs célèbres
Ne peut rester soumis à l'esprit de ténébres.
Terre des arts, des lois, de tout grand souvenir,
Centre où tous les rayons viennent se réunir,
Avec un saint respect le monde la regarde ;
Le ciel l'a confiée à notre sauvegarde ;
Il apposa sur elle un vénérable sceau ;
Son sépulcre à tout peuple a servi de berceau ;
De l'Europe savante elle est l'institutrice.
A peine a-t-il quitté le sein de sa nourrice,
Que l'enfant se réchauffe autour de son foyer,
Et dans son vers classique apprend à bégayer.
Nulle de ses cités qui ne soit notre école,
Qui ne se montre à nous avec une auréole :
Urbain fait resplendir le nom de Raphaël ;
Venise à Titien dresse un socle éternel ;
Tasse est le grand joyau dont Sorrente se pare ;
Arioste et Monti patronisent Ferrare ;
Sur les murs d'Arezzo Pétrarque rayonna ;
Gênes nomme Colomb, et Nice Masséna.
Voyez-vous s'avancer, en lumineux cortège,
Canova, Rossini, Carrache, le Corrège,
Orgueil de notre époque ou des âges anciens,
Nos maîtres, nos amis, nos grands concitoyens !
Mais Venise, Milan, Naples, Sienne, Pérouse
M'offrent rien en grandeurs que Florence jalouse.
Elle seule enfanta de son flanc maternel
Deux terribles penseurs, Dante et Machiavel,
Nicolini, Guido, Cellini, Michel-Ange
Et, dominant encor cette noble phalange.
Deux noms qui rempliraient chacun un panthéon.
Dont l'un est Mirabeau, l'autre Napoléon.

Serrons-nous donc autour de la mère patrie.
Que ce vieux Latium, cette grande Hespérie,
Redeviennent la terre où la faveur du ciel
Fit couler en ruisseaux le vin, l'huile et le miel.
La louve qui nourrit deux enfances jumelles
Garde encor pour ses fils du lait dans ses mamelles ;
Ses bords sont arrosés par des fleuves pareils ;
Ses germes primitifs ont les mêmes soleils ;
On n'a pas épuisé son fécond territoire
Des blocs de marbre blanc qui parlaient de sa gloire.
En la voyant dormir sous des cioux sans hivers,
Dilatant sa poitrine aux brises des deux mers,
Rassemblant, aux doux sons de la flûte joyeuse,
Ses troupeaux accroupis sous le frêne et l'yeuse,
Les poètes divins qui nous bercent encor
Dans ses champs fortunés placèrent l'âge d'or ;
Puisse-t-il resteurir sur la même contrée !
Non tel qu'on dut le voir sous Saturne et sous Rhée,
Quand l'homme dévorait, avec ses doigts sanglants,
Des lambeaux de chair crue assaisonnés de glands,
Et dormait sur la dure au fond d'une caverne ;
Mais le vrai siècle d'or d'un grand peuple moderne,
Le siècle fécondant les sciences, les arts,
Le commerce, le luxe aux splendides bazars,
Perçant des monts, jetant des chemins dans les nues,
Ouvrant à ses tenders des routes inconnues,
Le nouveau siècle d'or, âge de puberté,
Avec les droits égaux, la juste liberté,
Avec le code saint de la démocratie,
Tel qu'au monde païen l'annonça le Messie,
Tel que l'a proclamé le roi du Vatican,
Tel que tu dois le faire à ton peuple Toscan.

BARTHELEMY.